**L’AU-DELA RETROUVE**

**Gustave MARTELET, s.j., 1995 (2ème édition refondue)**

Notes de lecture

**Introduction**

Le mystère de la résurrection ne peut être abordé en faisant abstraction de la blessure que la mort inflige à l’amitié et à l’amour.

De même il ne peut faire abstraction du caractère problématique de l’enfer tel qu’envisagé couramment.

L’énigme de la mort doit être abordée par les deux voies de l’anthropologie (1ère partie) et de la place centrale dans la révélation du Christ ressuscité (2ème partie).

Les questions dogmatiques concernant la présence réelle sont puissamment éclairées par la réalité du Corps du Christ ressuscité.

La cohérence de l’expression de la foi bâtie au fil des siècles s’est perdue dans la crise générale que nous vivons.

**Première partie**

**Le mystère du Christ et notre condition d’homme**

**Chap. 1**

**L’homme et le drame de sa mort**

*« …Bien armé contre tout, il (l’homme) n’est désarmé contre rien, sinon la mort et jamais il n’y aura aucun charme qui lui permette de s’y soustraire. »* (Sophocle, Antigone).

Non loin d’Athènes, en Israël, à cet étonnement s’ajoute l’adoration de Dieu, et il l’amplifie :

*« Qu’est-ce donc que l’homme, que tu en prennes souci ? »* (Ps. 8)

Pascal se trouble, angoissé :

*« Qu’est-ce que l’homme dans la nature ?*

*Un néant à l’égard de l’infini, un tout à l’égard du néant, un milieu entre tout et rien »*

Alors que Grégoire de Nysse est assuré, tout est bien :

*« Si nous n’arrivons pas à connaître la nature de notre esprit… c’est qu’il possède en*

*lui une vraie ressemblance avec Celui dont il dépend »*

Aujourd’hui nous sommes débordés par nos connaissances et l’ampleur des manifestations de notre cruauté, sans réellement savoir qui nous sommes.

Serions-nous « être pour ne plus jamais être » ? Cette grande détresse peut trouver apaisement si l’homme sert l’homme, l’aide à se construire, l’aide à organiser plus dignement le monde.

**La signification primordiale du corps**

C’est par lui que nous sommes au monde. Notre corps c’est nous-mêmes.

Le corps de l’autre, c’est vraiment l’autre même, son corps c’est déjà sa personne : la main fait de l’homme l’artisan du monde, du visage nait la parole et la langue « maternelle » enfante à l’expression.

**La réalité de l’esprit**

Présenter le mystère de l’homme en le ramenant à la question de l’âme a conduit la réflexion chrétienne à des simplifications outrancières : le corps est soupçonné. Il faut parler d’esprit qui fait du corps son expression et sa puissance. L’esprit est acte de présence au monde, aux autres et à soi-même.

L’esprit est le corps de l’homme en sa source : le corps est la « morphologie » première de l’esprit.

L’esprit ne vient à l’existence qu’en passant par le corps.

Le corps est pour l’homme la forme primordiale de sa manifestation et de son expression de soi, comme personne et comme esprit.

**L’ambiguïté structurelle de l’homme**

L’homme n’est jamais pleinement unifié, puisqu’il meurt : ambiguïté et détresse.

Teilhard de Ch. dira que nous sommes « activités » et « passivités », recto-verso de notre nature, tentés de nous laisser dépasser par l’objet de nos conquêtes : il développera dans le « Milieu divin » les perspectives spirituelles aptes à lutter contre cette tentation.

Pas de succès sans sa part de soumission : aucune vie qui aille sans mort.

**Le drame de la mort**

Elle est l’extrême expression de nos « passivités » : les servitudes prennent le pouvoir et l’histoire du corps s’arrête.

Mais l’émergence spirituelle de l’homme lui interdit de voir dans sa mort une suppression absolue de lui-même : la réduction au silence n’est pas la réduction au néant. Cependant la mort qui atteint la puissance blesse l’esprit et toute réflexion sur la mort qui oublie cet échec abuse l’homme, n’éclaire ni soutient le chrétien.

**Une issue ou plutôt une impasse**

Si l’acte de mourir est l’acte suprême (en vision chrétienne) et l’amour du Seigneur une aide, nous ne pouvons recevoir cette espérance qu’à la condition que cette vision de la mort respecte la vérité de la vie.

Comment définir l’existence par le fait de la perdre ? Est-ce un des aspects du paradoxe évangélique : perdre sa vie pour la trouver ? Mais l’Evangile ne nous enseigne pas que le corps dans sa finitude est gêne de l’esprit en son infinité !

De fait la mort supprime la seule forme d’existence que nous connaissions : la mort de l’homme est un drame intégral, sans retour, un drame absolu qui détruit l’existence de l’homme à sa racine même.

Sur ce drame le Christ, par sa mort et sa résurrection, projette une lumière incomparable.

**Chap. 2**

**Finitude de l’homme et incarnation du Christ**

**De la mort au blasphème**

*« Si Dieu existe, d’où vient le mal ? Mais d’où vient le bien si Dieu n’existe pas »* (Epicure)

Aujourd’hui la mort est devenue le signe irréfutable que Dieu n’existe pas ou n’existe plus.

*« (Dieu) Celui qui s’annonce toujours et qui ne se montre jamais »*

(« En attendant Godot », S. Beckett)

Combien faut-il que son message ne soit oublié, incompris, défiguré pour en être là ?

**Pour la reprise du message**

Il nous faut reprendre l’annonce chrétienne de l’Amour, l’Amour qui selon Jean définit l’être même de Dieu. Cet Amour qui nous dit par le mystère du Christ que Dieu ne s’est pas absenté de nos douleurs par désir de transcendance.

N’ayons pas peur de nous montrer élémentaires, ne laissons rien dans l’ombre, n’évitons pas les objections de la douleur et du scandale : à ce prix seulement on pourra aborder la question de la rencontre, du face à face avec Dieu.

**Le sens de l’acte créateur**

Si Dieu avait créé le monde en raison de sa gloire alors la création serait un acte du passé et Dieu ne l’aurait voulue que pour lui seul : quelle misère pour l’homme !

Si le Dieu qui nous crée est celui du nouveau testament, celui qui est et vit l’Amour, sa création ne peut qu’être un pur geste d’Amour, si mystérieux soit-il.

*« L’homme est la seule créature sur terre que Dieu a voulu pour elle-même »* (V II, GS 24)

L’Amour ouvre : la gloire de Dieu est effacement, humilité, sur fond d’Amour sans limite.

Dieu s’oublie en créant : il est vraiment Père.

Alors seul l’Amour du créateur peut engendrer l’Amour de sa créature pour Lui : Dieu est lui-même pour nous.

**Amour conjugal et création divine**

L’amour conjugal engendre vraiment l’enfant, un enfant qui est donné, reçu, pas « fait ».

L’amour humain n’est pas création mais rencontres.

Dieu aime aussitôt, parfois aime seul et aime jusqu’au bout : l’homme est voulu pour lui-même par Dieu.

*« Avant de te former…je t’ai connu ; avant que tu sois sorti du sein, je t’ai consacré »* (Jr 1, 5)

Nous sommes à tout jamais des êtres voulus et aimés pour nous-mêmes.

C’est ainsi que nous sommes tout autre de Dieu, finis.

**L’envers de notre finitude**

La création est remplie des échos d’un amour infini, prodiges en vue de nous apprendre à déchiffrer notre limite, sans en être humiliés, mais plutôt éblouis. Mais cette création est-elle si réussie nous interrogeons-nous, au risque de perdre notre consistance, de nous réduire à une insignifiance que la mort vient supprimer.

*« …L’herbe sèche, la fleur se fane*

*Mais la Parole de Dieu demeure toujours »* (Is 40, 8)

L’enthousiasme du prophète nous pose problème : l’univers ne serait pas le berceau où notre finitude éclot, le tombeau où elle est engloutie.

**Le scandale de la mort**

Dieu ne nous a pas arrachés d’emblée au monde de la mort, pas la mort spirituelle qui nous prive de lui (Le péché) mais de la mort physique, collé à nos pas comme la rouille au fer, la cendre au feu et l’automne aux saisons.

Tout se brouille, enfoncés que nous sommes au scandale de notre mort : Dieu nous y fait passer et n’y passe pas lui-même. Un soupçon invincible nous submerge.

Ne chantons pas la ritournelle du péché originel pour expliquer que nous mourons, pour sauver l’innocence de Dieu.

La mort physique a l’innocence des douleurs imposées : l’homme n’est pas coupable, il est victime ; il n’est pas offenseur mais il se prend pour l’offensé.

**Finitude et mortalité**

La mort est le signe cosmique de notre inachèvement dans un univers qui n’est pas incréé.

Non créés divins Dieu nous garantit ainsi une subsistance, au prix d’une première fragilité.

C’est sur ce fondement naturel que s’élève en nos cœurs le scandale qui nous oppose à Dieu.

Faibles du sang et de la chair nous nous prenons pour esclaves et non fils.

Il nous faut accepter ce monde qui ne répond pas à la totalité de nos désirs mais qui est là pour nous éduquer.

L’Amour qui crée et qui ne peut créer qu’en pleine finitude, ne peut se clore sur une fin : c’est ce que la foi nous révèle.

**Création, finitude et Incarnation**

L’infini vient à nous pour achever l’œuvre : Dieu décide aussitôt l’homme créé de se livrer lui-même à notre finitude.

La douleur de Dieu est l’abolition de la nôtre et sa tombe est notre propre résurrection…Dieu se fait homme afin que l’homme soit fait Dieu (Athanase).

Le créateur a pris rang de créature pour que la créature puisse s’abreuver à pleines lèvres à l’Incréé du Créateur.

Dans ce total échange de l’infini de Dieu et du fini des hommes que réalise l’Incarnation, notre mort, en devenant celle de Dieu, sera supprimée par sa Vie qui deviendra ainsi la nôtre.

La bénédiction éternelle de Dieu c’est d’abord d’avoir été « choisis dans le Christ pour devenir en lui des fils adoptifs » (Ep 1, 5), avant d’être sauvés du péché.

Alors nous pouvons comprendre notre mort en la regardant à la lumière de celle du Christ (cf. « L’indicible naissance » d’Olivier Clément).

**La mort du Christ et notre mort**

La résurrection du Christ n’est pas fuite, mais la voie de notre transformation parce qu’il a emprunté le chemin de notre angoisse pour la faire sienne.

Comment serait-il Vie du monde s’il n’osait passer au travers de la mort qui est le lot des hommes ?

*« …je fus mort et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles,*

*et je tiens les clés de la mort »* (Ap 1, 5)

**Le grain de blé et la moisson**

Le grain de blé meurt pour ne pas être seul, il meurt par souci de croissance et de métamorphose ; il ne peut être à la fois grain et épi : il lui faut « tré-passer ». Ainsi en est-il de Jésus qui de semence doit devenir moisson, doit faire sa Pâque.

La mort du grain vaut aussi pour nous. Jésus nous y associe :

*« Celui qui aime sa vie la perd,*

*et celui qui cesse de s’y attacher en ce monde la gardera pour la vie éternelle »* (Jn 12, 25)

**L’agonie de Jésus et notre mort de finitude**

Jésus hésite devant la mort : il tremble avec nous, pour nous et nous tremblons en Lui.

Chez Jean Jésus n’est pas troublé seul dans le jardin mais aux yeux de tous, de la foule, de nous : l’épreuve de Jésus c’est notre propre épreuve.

La douleur est immense car elle est double arrachement : arrachement au monde des vivants, effacement, altération, vide et abandon, arrachement de se devoir entièrement à un autre que soi, arrachement du pouvoir sur soi.

Le « oui » de Jésus abolit la mort, il récapitule toutes nos morts en la sienne.

**L’acquiescement du Christ et la résurrection**

Jésus dit « oui » à ce Dieu qui fait vivre les morts et appelle à la Vie.

Jésus ouvre la vraie « porte » (Jn 10, 9) sur l’émancipation de la mort biologique et de la mort spirituelle qui est notre péché.

**Chap. 3**

**L’antimonde du péché**

**et la mort rédemptrice du Christ**

L’homme est à la fois détresse et douleur, refus du meilleur et consentement du pire (Le péché).

Nous clamons les premiers mais taisons les seconds : la révélation nomme ce péché qui se dérobe à nous.

**La réticence humaine vieille comme le monde**

L’homme ne peut s’accomplir qu’en recevant Celui duquel il reçoit sa liberté : voilà l’enseignement du jardin d’Eden.

Ne vous aliénez pas, répète le serpent, vous pouvez par vous-mêmes faire ce que Dieu déclare être impossible à tout autre qu’à Lui. Vivez, ne mourez plus, ou si vous mourez que votre mort atteste la mort de Dieu lui-même. Aujourd’hui la nécessité de passer par un Autre nous parait irrecevable.

Rejetant la nécessité de mourir à lui-même l’homme se constitue prisonnier de lui-même.

Mais en croyant se soustraire au mystère de l’Autre l’homme n’obtient de Dieu que l’Amour qui, non content de créer, va sauver.

**L’antimonde de l’homme**

Le péché qui récuse le mystère de Dieu, crée un antimonde qui met la mort au premier plan et l’homme en rival de Dieu. Un monde d’autosuffisance qui dénature Dieu, soi et les autres en faisant du fini un substitut de l’infini.

Le péché dé-crée le monde, en tous cas la partie de la création où l’homme a sa valeur ajoutée.

L’antimonde c’est l’homme retourné contre soi : le pouvoir transformé en puissance, le savoir qui engendre le mépris, le profit souverain, l’amour plaisir, le devoir banni au nom de la liberté, l’inhumain aux rênes de l’histoire.

**Le « corps du péché »**

Le péché n’est pas une idée : c’est tout l’humain qui peut être atteint et abîmé par lui.

Gardons-nous du péché dont nous ne sommes pas responsables mais partenaires.

Ce corps, encore une fois, n’est pas notre corps, ni notre finitude : c’est que le péché possède un réalisme personnel et social de corps, de structure.

**Le prophétisme du salut**

L’Amour de Dieu libère et reconstruit, car Dieu a l’homme pour passion. Dieu veut mettre fin aux cycles de la violence, récréer l’homme qui se dé-crée, remanier le tréfonds de son cœur.

*« …Je mettrai ma loi au fond de leur être*

*et je l’écrirai sur leur cœur…*

*Je vais pardonner leur crime et ne plus me souvenir de leur péché »* (Jr 31, 33)

*« Je vous donnerai un cœur nouveau,*

*j’ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair »* (Jr 36, 25)

La source de ces misères humaines c’est bien la liberté, non pas une liberté à raser, mais une liberté à reconstruire.

Attendre de Dieu : « Ainsi parle Yahvé ».

**Jésus, sa mort**

Pierre ne peut accepter la mort violente du messie, serviteur souffrant et bien-Aimé de Dieu.

La mort du Christ va plus loin que ne peut dire l’image du grain de blé. Car en elle il y a transformation (de la vie), pas disparition : or Jésus parle d’allumer un feu. Le feu fait disparaître : ce qui doit disparaître c’est le péché. Jésus veut faire disparaître la mort spirituelle : la mal absolu aux résonances négatives d’éternité.

Ces deux morts sont nécessaires car le péché a envahi notre finitude.

Vie et mort de Jésus sont pour nous, que pour nous (sans réduire notre décision pour qu’il devienne en nous ce qu’il est en lui-même).

Jésus a tout éprouvé de la détresse humaine d’hier, d’aujourd’hui et de demain : là se trouve le secret de ce que l’Evangile appelle la descente aux enfers.

« Il est monté » dit St Paul, poursuivant qu’Il est aussi « descendu jusqu’en bas sur la terre ».

**Jésus et sa résurrection**

Jésus reste le seul présentant sa mort comme un renouveau.

Comment le messie peut-il affronter la mort sans en sortir vainqueur ? Après trois jours Jésus ne peut donc plus être le messie, c’est l’abattement d’Emmaüs, comme c’était par avance le raisonnement de ses ennemis :

*« Serais-tu plus grand que notre père Abraham qui est mort ?*

*Et les prophètes aussi sont morts !*

*Pour qui te prends-tu donc ? »* (Jn 8, 53)

Par-delà le goulot d’étranglement de sa mort Jésus attend sa glorification et la nôtre en Lui :

*« Lorsque vous aurez élevé le Fils de l’homme, vous connaîtrez qui je suis »* (Jn 8, 28)

**Chap. 4**

**Mystère du Christ**

**et symbolique des deux Adam**

L’intuition paulinienne des deux Adam est souvent mal comprise (Conception surannée des origines de l’humanité) or elle est symbole irremplaçable. Ce premier Adam c’est :

*« …à peine moindre qu’un Dieu…*

*établi sur l’œuvre de tes mains… »* (Ps 8)

Ce premier Adam est tout à la fois grandeur de notre humanité et détresse de notre finitude et notre péché.

Jésus, second et dernier Adam pour Paul, est ainsi intimement lié au premier ; pas de second sans premier, un second qui fait partie intégrante du premier. Le Christ nous unit à son identité en recevant la nôtre et, recevant le Christ, nous acceptons de dépasser par Lui notre inachèvement.

Le premier Adam est figure du Seul qui est la raison d’être ultime et dernière du monde et de l’humanité.

Ce monde encore dominé par la mort fait que la gloire du Christ demeure cachée encore, -bien que donné par la Résurrection-, jusqu’au jour de la Parousie qui révèlera la forme pleinement accomplie de l’Homme.

Le Christ mène à bien la tâche confiée au premier Adam : Dieu, par le Christ, a tout mis sous les pieds de l’Homme (Paul dans Ep 1, 2 reprend le psaume 8).

« Revêtir » le Christ c’est être initié à Lui, assimilés à sa mort et à sa résurrection ; le vêtement nous octroie ce que nous ne pouvons-nous octroyer (Le premier Adam est le vieil Homme englué dans notre finitude et notre péché).

Cet Amour donné et redonné malgré les refus ne doit pas être résidu de notre orgueil. Paul l’a bien senti quand il écrit :

*« Tout est à vous, mais vous êtes au Christ,*

*Et le Christ est à Dieu »* (1 Co 2, 21)

*« Et quand toute chose lui aura été soumise, alors,*

*Le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui aura tout soumis,*

*pour que Dieu soit tout en tous »* (1Co 15, 28)

**Deuxième partie**

**Notre mort dans le Ressuscité**

Comment nos « fins dernières » se trouvent illuminées par le mystère du Christ ?

Mais comment parler de ce nouveau monde que le Ressuscité nous ouvre ? En faisant appel au symbole de la rencontre, plus particulièrement sur celle qui fit Paul sur le chemin de Damas.

**Chap. 5**

**Le chemin de Damas**

La rencontre finale avec Dieu n’est pas chrétiennement pensable en dehors de l’Alliance et de l’Incarnation.

*« Je serai avec toi »* (Ex 3, 12)

*« Je serai avec vous, tous les jours jusqu’à la fin des siècles »* (Mt 28, 20)

**La rencontre du chemin de Damas**

C’est du dedans que Saul est désarçonné : dépossédé de lui devant le Christ il entre dans une rupture d’existence qui définit sa conversion ; il découvre l’abîme qui sépare ses propres efforts d’être irréprochable aux yeux de Dieu de l’Amour vraie nature de Dieu.

Dans la rencontre avec Dieu Paul est l’homme d’une crise irrévocable alors que Pierre est l’homme d’un compagnonnage généreux.

Chez Pierre c’est la lente crue de l’Amour du Christ, chez Paul c’est le retournement de la découverte qu’il est l’image inversée du Christ de gloire, d’Amour et de grâce.

**Saul de Tarse et le Seigneur « en négatif »**

Saul a pensé qu’il pouvait par lui-même entrer dans le crédit de Dieu : il était dominé par la « chair » cette autosuffisance de l’Homme devant Dieu. En raison de ses « œuvres » il s’est jugé capable de s’imposer à Dieu en se faisant « irréprochable ».

Erreur prodigieuse qui nous guette tous que cette suffisance qui évacue le rôle de la grâce et la primauté du Seigneur. Le royaume que Dieu nous donne (Celui des « enfants ») c’est le Fils lui-même qui reçoit ce qu’il a, ce qu’il est, au sein d’une ouverture totale à son Père.

*« Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu’il ne voit faire au Père ;*

*ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.*

*Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu’il fait »* (Jn 5, 19)

Saul se croit capable de devenir par lui-même un bien-aimé de Dieu, or Dieu n’est pas une conquête humaine.

Saul va découvrir la splendeur de cet Homme nouveau que Dieu donne au monde par Jésus.

**Le Christ du chemin de Damas**

Paul analyse sa liberté nouvelle comme une captivité qui lui vient de l’Amour. La loi n’est rien devant la foi, la justice du Christ anéantit celle de Saul.

Ce que Saul désirait devenir était déjà donné en Jésus-Christ, et n’était qu’en Lui, le seul ressuscité de l’histoire.

Saul va alors s’incliner devant celui qu’il ignorait : « Seigneur que veux-tu que je fasse ? ». Il comprend qu’il était un rival aberrant du Seigneur.

De ce retournement résulte toute vie chrétienne, qui est pour Paul et pour le nouveau testament « une existence en Jésus-Christ ».

**Chap. 6**

**Mort de l’Homme**

**et rencontre purificatoire de Christ ressuscité**

La mort est tout et rien : elle achève la vie que nous menons et nous enclot dans un secret impénétrable. Elle est provocatrice d’absence et de vide. Elle est d’autant plus négative qu’on ne peut plus l’interpréter de manière dualiste : âme qui n’atteindrait sa plénitude qu’en s’affranchissant du corps.

Cette vision sommaire des choses que nous récusons nous poursuit cependant : ou l’âme c’est l’Homme même et la mort n’est plus rien puisqu’elle n’atteint que le corps ou le corps est expression essentielle de notre identité et la mort est abrogation radicale de l’homme. Et l’au-delà est-il autre chose que l’expression d’un mythe ?

Dilemme trompeur car vue dans le Ressuscité la mort supprime et inaugure, inaugure une rencontre innovatrice avec le Christ de la Résurrection.

**Le Christ de la Résurrection et l’éclipse actuelle de sa gloire**

La foi en la Résurrection confesse que le Christ, vrai homme car il passe par la mort, est le seul être au monde qui maîtrise, en lui-même et pour nous, la forme déstructurante que prend encore à nos yeux l’univers.

Cette affirmation ne supprime pourtant pas l’obscurité profonde où nous restons et où ne pouvons que rester sur ce qu’est en lui-même le Christ de la Résurrection.

Pas une pierre pour reposer sa tête mais le cosmos tout entier sous ses pieds dans la Résurrection.

Mais nous restons troublés dans l’impossibilité d’imaginer vraiment l’identité du Christ de la gloire.

Le monde met le Christ en éclipse de sa gloire.

Tant que le monde dure dans l’histoire le Christ porte sur son visage l’ombre d’un monde encore chargé de mort. Quand nous pensons au Christ ressuscité nous voyons encore un monde où sa gloire est encore engloutie dans la nuit.

**L’émergence du Christ ressuscité du fond de notre mort**

Notre mort est la levée progressive de cette éclipse.

Un face à face qui se produit à la fin de notre « marche au désert », de l’autre côté du « ravin de la mort ».

Mais avant il y a cette coupure des relations que nous entretenons avec les autres et le monde : d’où l’impression d’entrer dans le néant ; la mort s’en prenant à notre corps saisit aussi l’esprit.

L’homme qui meurt entre dans un profond sentiment inexprimable de récession, de vide, de retrait.

Pourtant, dans un paradoxe ultime, un tel dépouillement ne parvient pas à nous persuader que le monde, notre corps, ne serait qu’une chose secondaire ou factice dont nous pourrions un jour nous aisément nous passer.

*« Nul d’entre nous ne vit pour soi-même.*

*Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur.*

*Si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur.*

*Donc dans la vie comme dans la mort nous appartenons au Seigneur »* (Rm 14, 7-9)

La mort nous fait découvrir un nouveau mode d’exister.

Le Christ nous apparaît tout semblable et tout autre que nous. Alors que tout semble se défaire dans la mort, il s’annonce à travers notre nuit rayonnant d’une pacifiante et indicible humanité : la mort nous livre au Seigneur.

Le Christ a visité toute mort, traversé et vidé tous nos enfers. Il est là, au sortir de nos pires agonies et l’effroi de disparaître fait place à ce qu’on peut appeler un ineffable repentir.

**Le purgatoire**

*« …quant à lui (nous), il sera sauvé mais comme à travers le feu »* (1 Co 3, 15)

De ce feu qui dévore il faut d’abord dire qu’il illumine.

Arrachés par le Christ à la mort qui paraissait s’ouvrir sur le seul néant, nous voici de nouveau livrés, tout vivants, à un nouvel abîme, celui de la douleur et des repentirs absolus. C’est la seconde crise : il s’agit de supporter l’évidence d’avoir ainsi vécu.

Dévoré de regrets, comme St François, nous devenons conscients de la folie qui a fait de nous, le plus souvent, l’adversaire dérisoire d’un Amour absolu.

Tel est le jugement particulier, tel est le purgatoire.

**Le jugement particulier à la lumière du chemin de Damas**

Notre mort nous apparait comme la découverte de la silencieuse maîtrise du Christ sur notre vie et notre mort : le Christ prend les rênes de la barque qui nous emmène vers le Père.

Paul a vu le ressuscité et fait l’expérience qui nous ouvre la vie avec Dieu dans le Christ et l’Esprit.

La mort nous désarçonne de l’existence, comme Paul l’a été, et nous ouvre à celui que nous n’avons cessé d’éviter, sinon de contredire. Le Christ est bien la Voie, la Vérité et la Vie (la Résurrection).

Comme Paul nous entrerons dans la confusion sans bornes d’avoir dédaigné Jésus-Christ, ou tout au moins, omis de l’aimer comme il méritait de l’être.

Alors nous serons comme refondus dans le Ressuscité, purifiés pour la Vie nouvelle.

**Des questions insolubles**

Elles concernent le temps qui sépare notre entrée personnelle dans le ressuscité et la fin de l’histoire sous sa forme actuelle. Pourquoi maintenir un délai entre la rencontre du ressuscité et la glorification de l’univers ?

A la suite de Paul :

*« (Le Christ est) Seigneur des vivants et des morts »* (Rm 14, 9)

l’éternité de Dieu semble conciliable avec la temporalité entre notre mort-rencontre et la Parousie.

**La mort individuelle n’est pas la Parousie**

Ce « délai » entre le jugement personnel et le jugement général est justifié : aucun de nous n’est, tel quel, l’humanité toute entière. La résurrection de la chair suppose la transfiguration intégrale du monde : je ne suis pas complètement transfiguré tant que dure le monde balafré par la mort, pas encore transfiguré par le Christ.

L’éternité de Dieu, en laquelle nous entrons par la mort, n’est pas la destruction des conditions de notre identité, l’éternité de Dieu n’abolit nullement les structures humaines du monde, bien moins encore nos personnalités. Dieu se fait dans le Christ si véritablement homme qu’en nous faisant devenir Dieu, il ne nous détruit pas dans notre humanité mais nous y transfigure.

Dieu fait homme nous divinise en respectant la singularité de notre humanité.

**L’attente de la Parousie dans la patience de la gloire**

Le Ressuscité s’exprime encore dans l’histoire : par l’Eglise, par l’Evangile, par les sacrements :

*« Je suis avec vous, tous les jours, jusqu’à la fin des temps »* (Mt 28, 20)

Le dépassement de la mort et du péché ne peut l’être totalement tant que dure une histoire qui implique en elle-même l’univers de la mortalité. Le Christ est venu non pour abolir mais pour accomplir : il faut que l’histoire puisse aller son chemin et les hommes le parcourir. L’humanité et le corps mystique du Christ doivent atteindre cet accomplissement selon une mesure dont le Père, dans son Amour, a le secret.

L’Amour du Christ pour le monde continue à se confirmer dans le temps nécessaire aux croissances de l’homme.

Entrer dans le Ressuscité c’est entrer dans un rapport nouveau avec le monde. Nous n’entrons pas avec notre mort dans un monde de chimères : le Christ nous initie au bonheur d’exister dans l’au-delà de notre mort. Morts nous ne saurions nous exprimer dans ce monde de mort, comme le Christ ne s’y exprime pas totalement : nous sommes devenus trop vivants pour pouvoir paraître dans ce monde.

Les défunts restent, pour notre foi, enrobés de silence et de nuit, donc aussi de questions dont l’angoisse nous étreint.

**Où sont « nos » morts et l’état d’âmes « séparées » ?**

Incorporés au Christ par le baptême (reçu, désiré ou ignoré) nous sommes par la grâce donnée à tous incorporés à la résurrection du Seigneur.

Dans les bras de Jésus « nos » morts ne sont pas sans visage et sans corps.

Vivant pour nous dans le Christ, ils vivent aussi de nous, comme on vit dans l’amour des absents. Leurs corps seront visiblement transfigurés à la Résurrection.

**Marie**

Notre existence et notre monde évoquent un temps où nous n’avons pas su réellement aimer. Le rapport des morts avec notre monde est humilité de leur part et intercession de la nôtre : c’est la communion des saints.

Le rôle de Marie dans le plan de Dieu (donner sang et chair au Christ) fait qu’elle doit être délivrée de toute autre maîtrise que celle du Seigneur : c’est le sens de l’Immaculée Conception.

En elle rien d’inaccompli, rien qui offre en ce monde prise à la « dé-composition » : c’est pourquoi on parle de son Assomption.

**Chap. 7**

**Vision béatifique**

**et communion béatifiante avec Dieu**

*« La vie éternelle c’est qu’ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé,*

 *Jésus-Christ »* (Jn 17, 3)

Lui seul est le véritable « chemin » et il nous fait passer par la voie des symboles.

**La gloire comme repas**

Le bonheur sera fait de partage et non de confusion.

Comme dans une tablée réussie, la joie de tous est celle de chacun.

**La gloire comme festin de noces et mystère de l’Epoux**

Le symbole conjugal, constant dans l’écriture, permet d’entendre en profondeur l’achèvement du monde en un vocabulaire d’union.

*« Nous serons avec le Seigneur toujours »* (1 Th 4, 17)

*« Père, je veux que, là où je suis,*

*ceux que tu m’as donnés soient aussi avec moi*

*afin qu’ils contemplent la gloire que tu m’as donnée,*

*car tu m’as aimé avant la fondation du monde »* (Jn 17, 24)

*« La vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu,*

*et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ »* (Jn 17, 3)

**L’humanité du Christ et la vision de Dieu**

L’humanité glorieuse du Christ fait de lui le médiateur entre Dieu et les hommes. Comment le Fils, qui nous livre le Père au long de l’histoire, pourrait-il le voiler et donc avoir à disparaître durant l’éternité ?

Le fils nous fait mettre à table pour nous servir sa Vie de Fils au cours du repas du Seigneur.

Médiateur ne signifie pas représentant : Jésus-Christ est le Révélateur du Père :

*« Qui me voit voit le Père »* (Jn 14, 9)

Le Royaume ne saurait être Dieu seul, sans Christ.

*« Je suis avec vous depuis si longtemps et cependant tu ne me connais pas !*

*Pourquoi dis-tu : ‘Montre-nous le Père !’*

*Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? »* (Jn 14, 9-10)

Le Royaume, c’est donc bien Jésus-Christ, nous ouvrant, comme Fils, dans l’histoire et pour l’éternité, l’infini paternel par lequel il est tout entier mesuré et que seul il mesure, à son tour, dans l’Esprit.

**La vision béatifique comme l’Incarnation accomplie**

Le Christ de la gloire par qui « tout est à nous », est Lui-même « à Dieu », comme seul le Fils peut l’être.

L’incarnation du Christ aboutit à ce résultat merveilleux que rien de l’homme ne demeure, dans le Christ, étranger au mystère de Dieu ; c’est ainsi que le Fils devient homme lui-même en toute vérité.

L’homme devient réellement un fils dans le Fils et se trouve, dans l’Esprit, filialement divinisé.

Dieu n’a plus rien qu’il n’ait enfin donné, et l’homme est visité jusqu’en ses fondements par la paternité de Dieu, comme Dieu l’est aussi, dans son essence même, par l’humanité de son fils.

**Vision béatifique et unité de ses symboles**

La communion qui relie Jésus à son Père, le Père la donne pour toujours en partage à chacun des humains non moins qu’à l’humanité tout entière :

*« Tout ce qui est à moi est à toi,*

*comme tout ce qui est à toi est à moi »* (Jn 17, 10)

Le symbole du banquet éclaire la fraternité du Royaume.

**Chap. 8**

**Jugement général et**

**résurrection des corps**

Il viendra donc une heure, où l’homme ayant porté son fruit d’histoire et où la genèse du Christ étant accomplie dans le monde, éclatera la présence du Christ dans sa gloire. Elle entraînera la résurrection des corps qu’on appelle aussi bien la résurrection de la chair.

Ce sera l’arrivée au plein jour d’un « monde » totalement « à venir » parce qu’entièrement donné.

**Le jugement général**

En une rétrospective fulgurante, globale et pourtant très précise pour chaque individu et chaque âge du monde, l’humanité découvrira et avouera l’aberration que fut pour elle son histoire de pécheurs.

Cette « division déchirante » qui passera en nous et non pas entre nous, pourra nous dépouiller à tout jamais du mal fait par nous, séparément ou tous ensemble.

L’univers lui aussi, à son tour, recevra la nouveauté de la résurrection.

**Un problème d’interprétation**

Dans l’apocalyptique l’emphase est de règle, quelle interprétation en donner ?

La métaphore ne veut ni ne peut parler que des réalités de l’esprit ou du cœur. Son contenu est seulement moral, il faut lâcher le mythique. Mais la métaphore n’est pas à dénigrer : ce serait dénier aux auteurs du N.T. et par eux à Jésus, le pouvoir de dire quelque chose sur l’ultime avenir de ce monde et sur la manière dont Dieu entend le glorifier.

**Le témoignage scripturaire sur le « renouvellement de toutes choses »**

*« En vérité, je vous le déclare : lors du renouvellement de toutes choses,*

*quand le fils de l’homme siégera sur son trône gloire… »* (Mt 19, 28)

*« Nous le savons en effet, la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l’enfantement. Elle n’est pas la seule, nous aussi qui possédons les prémices de l’Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l’adoption, la délivrance pour notre corps »* (Rm 8, 22-23)

De fait, l’effacement du « monde ancien » laisse la place libre à une mystérieuse Cité, où l’harmonie des hommes résulte de leur communion avec Dieu.

Justice et jugement seront les assises spirituelles du Royaume à venir…pour des « cieux » nouveaux et une « terre » nouvelle. Le Christ éclaire ce qui arrivera au monde en relation à ce qui nous arrivera.

*« La création elle aussi sera libérée de l’esclavage de la corruption,*

*pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu »* (Rm 8, 21)

**Manifestation glorieuse du Christ et transfiguration de l’univers**

Comment affirmer de cet homme qu’il est arraché à la mort par la communion glorieuse avec Dieu, si son monde lui aussi n’en est pas arraché ?

Les temps et l’heure…sont ignorés de tous et même de Jésus (Mc 13, 21), mais la promesse…est l’objet d’une ferme espérance…lumière du monde.

La liberté arrive à l’univers par le chemin des hommes.

**Une question qui n’est plus d’exégèse**

*« L’homme ne saurait me voir »* (Ex 33)

Le don de soi (de Dieu) est tellement infini que seule l’infinité du Fils serait capable de le supporter ?

Homme et création ne seront-ils pas anéantis par la vision de Dieu ?

Dieu a trouvé un moyen de nous unir à lui en confirmant notre identité, selon notre double condition de finitude et de péché.

**Résurrection de la chair et condition de finitude**

L’immensité de l’univers nous fait prendre conscience, parfois jusqu’au vertige, de notre dignité dans notre petitesse ; mais qui sommes-nous pour tenir debout, face à face, avec l’infini ?

L’homme n’est lui-même qu’avec l’univers incorporé à lui : l’entrée des humains dans l’Amour aura lieu dans la glorification concomitante de tout son univers.

*« Rien ne pourra nous séparer de l’amour de Dieu*

*manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur »* (Rm 8, 39)

**Vision béatifique et mémoire de pécheur**

Nous entrerons dans une conscience et une communion interhumaines jusqu’alors inouïes dont rien ne nous aura suggéré la grandeur.

Ce qui s’élabore en secret dans l’histoire, c’est, par le moyen involontaire du péché, une éternelle humilité de la gloire.

**L’individualité humaine dans la Résurrection**

Notre corps étant notre trace vivante en ce monde, le rapport au cosmos délivré de la mort ne saurait devenir notre corps glorieux dans la résurrection, sans passer par le rapport au sol qui nous aura humanisés. Il suffit de regarder le Christ dans ses apparitions.

La terre…nous aura spirituellement incorporés dans la gloire par la Résurrection.

Notre rapport à l’univers transfiguré aura ainsi la teinte et la couleur de nos rapports historiques à la terre.

**Retour au Fils en son Incarnation**

Seul le Fils, devenu l’un de nous dans l’univers de finitude et de péché qui conditionne notre chair, pourra nous initier sans nous détruire à une communion qui constitue depuis toujours sa propre vie.

**Chap. 9**

**Le sens insensé de « l’enfer »**

Il n’y a pas, il n’y a jamais eu, il n’y aura jamais de mal-aimé d’un Dieu dont la révélation nous affirme qu’il

*« …est l’Amour même. »* (1 Jn 4, 16)

Aucun des textes du N.T. ne peut contrecarrer réellement le message central de la révélation qui est l’amour sans mesure de Dieu pour chacun et pour tous depuis toujours et à jamais.

**Les symboles du Nouveau Testament**

L’Ecriture décrit le Royaume accompli comme repas et comme communion.

Le refus du Royaume relève d’images fortes : « étang de feu (Ap 20, 15), fournaise de feu (Mt 13, 42), feu (Lc 16, 22), pleurs et grincements de dents (Lc 13, 28).

Tout ce langage est évidemment symbolique : le feu qui consume exprime l’impossibilité de s’accomplir au niveau de ce qui ronge ou annihile, et l’homme et le chrétien.

*« Allez-vous en, maudits, au feu éternel*

*qui a été préparé pour le diable et ses anges »* (Mt 25)

Est-ce le dernier mot du Christ ?

Il veut nous enseigner le prix sans prix pour le Royaume de l’amour des autres et la déperdition sans reste de son absence.

La condamnation porte sur le comportement qu’elle dénonce, pas sur la personne qui n’est pas réductible à son comportement. Ce n’est pas dans un « chaque fois que » mais dans « la mesure où ».

C’est trahir l’Evangile que de prêter à Dieu une pensée incompatible avec la confession de son amour.

**La lumière du Nouveau Testament**

Saul est terrassé, ébloui, dérouté mais à jamais transfiguré par

*« la connaissance de la gloire de Dieu qui est sur la face du Christ »* (2 Co 4, 6)

L’amour que Dieu nous porte et qui crée la déroute de toutes les morales du monde est un amour sauveur.

*« Ce ne sont pas les bien portants…*

*…c’est la miséricorde que je veux et non le sacrifice.*

*…appeler non pas les justes mais les pécheurs. »* (Mt 9, 12-13)

C’est à table, dans la communion de table que Jésus révèle le « Royaume miséricorde » : soixante-dix-sept fois sept fois. (Mt 18, 22).

*« Et puisque maintenant nous sommes justifiés par son sang,*

*à plus forte raison serons-nous sauvés par Lui de la colère. »* (Rm 5, 6-9)

Il est impossible à Dieu de cesser d’être Amour.

Notre désaveu n’entame en rien le pouvoir de Dieu d’aimer.

Le refus de l’amour n’existe que de notre côté : il est rigoureusement impossible que Dieu coopère à cette aberration, et surtout pas en vue de retrouver, par la victoire de sa justice, la gloire de son amour trahi, comme on l’a trop souvent prétendu.

C’est pourquoi l’amour dont nous sommes aimés…nous avertit qu’en dehors de lui, c’est la mort et la nuit assurés.

Voici ce qui à aucun prix ne doit vous advenir.

Le Christ parle de la mort spirituelle de l’homme par refus de l’amour non pas qu’elle doive avoir lieu mais pour nous en écarter.

C’est en regardant l’œuvre de l’Esprit qui nous initie au mystère du Christ que nous comprendrons comment le Christ de la résurrection est vraiment l’espérance de l’homme et, pour toujours, son exclusive fin dernière.

**Conclusion**

**Fin dernière et mystère de l’Esprit**

**L’Esprit et la pré-génération cosmique du Christ**

Par la condition cosmique de l’histoire de l’homme, Dieu vise plus encore l’incorporation de son Fils dans la nature et dans l’humanité.

*« Le Christ s’est tellement incrusté dans le monde visible*

*qu’on ne saurait plus l’arracher qu’en ébranlant les fondements de l’Univers »* (P. T. de Chardin)

**La création de l’homme et l’incognito de l’Esprit**

L’homme reste le seul être connu à ce jour capable de dire « je » : à l’image de Dieu il est la flèche et la couronne de la nature.

Durant la genèse du monde qui est aussi la genèse de l’homme, Dieu guette et favorise en son Esprit, non le retour mais le surgissement de cette humanité, qui prélude à son Fils sur l’orchestre du monde.

L’homme est voulu

*« dès avant la fondation du monde »* (Ep 1, 4),

comme

*« figure du Christ »* (Rm 5, 14).

C’est pourquoi Dieu est le familier de cet homme qu’il visite

*« dans la brise du jour »* (Gn 3, 8)

le mettant sous l’influence et la garde de l’Esprit.

L’Esprit, compagnon inconnu et inlassable des hommes, agit en silence et comme incognito pendant les millénaires, livrant en secret les hommes à l’attente de Dieu.

L’Esprit « pré-conçoit » le Christ dans l’humanité :

*« Contrister l’Esprit Saint »* (Ep 4, 30)

c’est se taire sur le Christ.

Ainsi l’Esprit rencontrera l’Esprit : l’Esprit qui prépare le Christ rencontrera l’Esprit qui l’annonce par l’Eglise.

**La génération prophétique du Christ**

Après la « pré-conception » du Christ dans le cosmos et dans l’humanité on peut parler de sa génération prophétique en Israël. A travers l’histoire et le génie d’un tel peuple, l’Esprit Saint va pouvoir parler ; il va faire pressentir le mystère de ce Jésus Seigneur dont il ne cesse depuis toujours de hâter la venue.

Prends corps dans le peuple de Dieu un ensemble impressionnant et pleinement original d’idées, de lois, d’institutions, d’attentes, d’appels et de figures où s’inscrit peu à peu le pointillé d’un Royaume et d’un Roi.

L’Esprit révèle, de manière lente mais progressive, l’image bien aimée de celui qui, depuis l’origine du monde, a guidé ses travaux.

**La génération individuelle du Christ dans la chair**

La conception du Christ par l’Esprit c’est son incarnation proprement dite.

L’Esprit se révèle en cette conception virginale comme la seule Puissance capable d’incorporer Dieu lui-même à ce monde.

Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu dans la chair est de Dieu, et tout esprit qui divise Jésus-Christ n’est pas de Dieu.

*« Tout est à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas,*

*soit le monde, soit la vie, soit la mort,*

*soit le présent, soit l’avenir.*

*Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu »* (1 Co 3, 22-23)

**La génération du Christ à la gloire dans sa résurrection**

L’Esprit arrache pour toujours le Christ au règne mortel de la nature sur l’homme, lui conférant ainsi

*« le pouvoir de se soumettre toutes choses »* (Ph 3, 21)

Cette intronisation du Fils de Dieu dans la chair de la Résurrection habilite le Christ à prodiguer publiquement aux siens les dons de L’Esprit.

**L’Eglise de l’Esprit et la génération du Christ en nous**

L’Esprit de la Résurrection permet aux croyants, au-delà de toute revendication de puissance charnelle ou de sagesse enfermée dans la suffisance de l’homme, de « concevoir » le Christ dans la foi et de le confesser « Seigneur » (1 Co 1).

Les écrits néotestamentaires, inspirés par l’Esprit qui édifie ainsi l’Eglise pour toujours, représentent le corps « scripturaire » de Christ ressuscité.

**La Parousie et l’ultime génération du Christ par l’Esprit**

La génération ecclésiale du Christ dans l’histoire est donc le versant, public et avéré, du travail, secret et invisible, de l’Esprit dans le monde ; elle durera, grâce à ce même Esprit, aussi longtemps que le monde lui-même.

L’Eglise demeure fixée sur la promesse du Seigneur de

*« bientôt revenir »* (Ap 22, 20)

mais puisque

*« pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour »* (2 P 3, 8)

sa façon

*« de tarder »* (Mt 24, 48)

est sa façon à Lui d’être là et de laisser grandir le monde pour l’introduire finalement

*« dans toute la plénitude de Dieu »* (Ep 3, 19)

Dieu sera alors

*« tout en tous »* (1 Co 15, 28)

dans la communion qui est déjà sur terre et qui sera encore, sous sa forme absolue, l’œuvre de l’Esprit.

**Epilogue**

Est-ce un langage de foi trop beau pour être vrai ?

Si le Christ est

*« la voie, la vérité et la vie »* (Jn 14, 6)

il est nécessairement aussi la Beauté même.

Tout ce que vient de lui est vrai, donc beau.

Jean-Paul